JUSTICE REPORTAGE

À Nice, « on a l'impression que le procès de l'attentat a été confisqué »

Deux salles de retransmission ont été installées au palais Acropolis, à Nice, pour permettre à chacun de suivre en vidéo le procès qui se tient à Paris. Une « compensation » qui agit comme une catharsis pour la plupart des victimes et de leurs familles, mais que bon nombre de parties civiles jugent très insuffisante.

Ellen Salvi

5 octobre 2022 à 19h30

Lire plus tard Offrir A+ A-

Nice (Alpes-Maritimes).– Ils se

Nice (Alpes-Maritimes).– Ils se connaissent à peine, mais se saluent chaleureusement. Quelques mots pour se rassurer, quelques sourires discrets pour tenter de contenir le stress qui monte à cinq minutes de la reprise de l'audience du procès de l'attentat du 14 juillet 2016, où leur fille, leur mère, leur petite-fille, leur amie, leur sœur s'apprêtent à déposer leur témoignage. C'est ici, dans l'une des deux salles de retransmission installées au palais Acropolis, à des centaines de kilomètres de la cour d'assises spéciale de Paris, qu'ils sont venus les écouter.

Plusieurs dizaines de personnes, souvent les mêmes, se retrouvent quotidiennement dans ce bâtiment du centre-ville de Nice, où un espace particulier est réservé aux parties civiles et à leurs avocat·es. Passé les grands barnums blancs qui cachent les contrôles de sécurité, on pénètre dans un vaste rez-de-chaussée impersonnel, où s'affairent bénévoles, policiers et responsables d'associations. Les codes couleur à destination des rares journalistes sont les mêmes qu'à Paris, mais ici, beaucoup portent un cordon rouge autour du cou pour signifier leur refus de s'exprimer.

La sonnerie n'a pas encore retenti, mais les écrans géants diffusent déjà les images de la salle d'audience parisienne. On y aperçoit notamment les silhouettes de Lucie et Florence que les membres de leur famille fixent en silence, en retenant leur souffle. L'une après l'autre, elles s'avancent à la barre pour raconter l'ambiance festive qui régnait sur la promenade des Anglais juste avant que Mohamed Lahouaiej Bouhlel fonce sur la foule au volant de son camion, les secondes d'horreur – *« une éternité »*, dira Lucie –, le silence qui s'installe, la vie qui bascule.

Comme bon nombre de rescapé·es, Lucie et Florence se sont longtemps interrogées sur leur présence au procès. *« Il y a cette partie de moi qui me dit toujours "qu'est-ce que tu fous là ?"*, affirme la jeune femme, qui avait 14 ans au moment des faits. *Je n'ai perdu personne, mais je me dis que c'est important de témoigner parce que j'aimerais qu'on ne nous oublie pas. En étant à Nice, on a parfois l'impression d'être oubliés. »* Sa mère souhaiterait, elle aussi, mettre des mots sur *« l'indicible »*, mais elle considère que *« les gens qui n'ont pas vécu ce qu'*[elles ont] *vécu ne peuvent pas comprendre »*.

Des familles brisées

Florence parle des images qui la hantent ; des difficultés qu'elle a eues à en parler avec ses deux autres filles ; de ce moment, au début du procès, où elle a découvert l'identité des trois personnes *« qui se sont fait écraser sous* [leurs] *yeux, dont un petit garçon de 7 ans »*. Elle dit : *« Ça m'a rendue malade, encore plus malade. »* Dans la salle clairsemée de retransmission du palais Acropolis, les membres de sa famille ont les yeux rougis. Certains lui confieront plus tard avoir *« appris des choses »* qui n'avaient pas été racontées depuis six ans. Pas comme ça, en tout cas.

À la barre, bon nombre de témoins évoquent les difficultés familiales rencontrées après le 14 juillet 2016 : ce beau-frère qui coupe les ponts du jour au lendemain, ce père qui ne mesure pas le traumatisme de sa fille, ces enfants qui ne reconnaissent plus leurs parents… *« Cette histoire d'attentat a brisé beaucoup de familles, il y a eu des séparations, des divorces, beaucoup de choses »*, regrette Maria-Inès, mère et grand-mère de deux victimes. *« Notre famille s'est complètement déchirée, au lieu de se souder, elle s'est disloquée »*, écrit Elena dans une lettre lue par son avocate.

Même chose pour Linda : « *La vie d'après, au sein de ma famille, a été compliquée. Les mois et les années qui ont suivi l'attentat… Tout ça amène des malentendus, des disputes et des reproches.* » Henri s'agace : « *Et encore ce matin, il y a des gens qui me disent : "Mais qu'est-ce que tu fous à Paris ? T'as rien à faire là." Tous les jours, je pleure. Si ce procès peut mettre en lumière ce statut de victime invisible, c'est bien pour nous aider.* » À Nice, les proches des parties civiles écoutent en silence. Pour certains, cette retransmission agit comme une catharsis. Pour d'autres, comme une révélation.

> « Il y a beaucoup de frustrations. Ici, je suis spectatrice du procès, tandis qu'à Paris, je suis actrice. »
>
> Anne Murris, présidente de l'association Mémorial des anges

Mercredi, Florence et Lucie sont de retour à Nice. Elles entendent continuer, autant que possible, à suivre les dépositions des autres parties civiles. « *Je suis devenue accro, je veux tout savoir* », confie la première, lors d'une suspension d'audience. « *Je ne viens pas tous les jours parce que c'est quand même éprouvant,*

mais c'est vrai qu'il y a quelque chose d'addictif, complète la deuxième. *C'est rassurant de se dire que d'autres personnes ont vécu les mêmes choses que nous, ce soir-là, mais surtout après. On se dit que les répercussions psychologiques sont les mêmes pour tout le monde.* »

Lucie raconte également comment un jeune homme l'a accostée la veille, à la sortie de la salle d'audience parisienne, juste après sa déposition, en lui disant : « *Ta peine est aussi légitime que la mienne.* » Elle apprendra dans la foulée qu'il s'est lui aussi porté partie civile dans le procès. Et qu'il a perdu ses deux parents le 14 juillet 2016. « *Après cela, on a aussi croisé des dames qui hésitaient à témoigner à la barre parce qu'elles ne se sentaient pas légitimes, elles non plus*, ajoute la jeune femme, cordon vert autour du cou. *On les a motivées en leur disant qu'on irait les écouter à Acropolis.* »

Si le dispositif mis en place à Nice lui a permis de « *rencontrer des gens* » et de se « *sentir moins seule* », Florence estime toutefois que l'ambiance est « *très différente* » à Paris. « *Ça n'a rien à voir*, confirme Anne Murris. *Ici, je suis spectatrice du procès, tandis qu'à Paris, je suis actrice.* » Mère d'une victime de l'attentat, la présidente de l'association Mémorial des anges

passe l'essentiel de son temps dans la capitale depuis le début du mois de septembre. *« Il y a beaucoup de frustrations*, ajoute-t-elle. *Certaines parties civiles ont l'impression qu'on leur a volé ce procès. »*

Des témoignages insoutenables

C'est aussi le sentiment livré, mercredi matin, par le grand-père de la plus jeune victime de l'attentat, Léana, 2 ans. *« Je suis à l'Acropolis pratiquement tous les jours*, explique-t-il à la barre. *C'est bien, mais ça n'a rien à voir. On a l'impression que le procès a été confisqué. »* Le président de la cour d'assises spéciale de Paris, Laurent Raviot, ne veut pas laisser cette assertion sans réponse : *« Si Nice a été endeuillée par cet attentat, il y a beaucoup d'autres victimes et notamment des victimes qui viennent de l'étranger*, rappelle-t-il. *On a essayé de trouver une compensation. »*

10:22

Tout au long de la journée, les parties civiles défilent sur les écrans géants des salles de retransmission. Leur visage en plan resserré, leurs mains tremblantes, leurs larmes. Et, de temps à autre, les photos de leurs proches défunts. *« Il était important pour moi que vous puissiez mettre des visages sur des noms, sur ceux des membres de ma famille*, souligne Inès, qui a perdu son père, sa tante, ainsi que ses jeunes cousin et cousine dans l'attentat. *Je ne suis plus jamais retournée sur la promenade des Anglais depuis le jour où j'ai dû abandonner le corps de mes proches, au matin du 15 juillet. »*

→ À LIRE AUSSI

Au procès de l'attentat de Nice : « C'était le camion de la terreur »

29 septembre 2022 Lire plus tard

AA mediapart.fr